

Le désespoir a-t-il des ailes?

Marc Vaillancourt

Numéro 61, automne 1994

Le plaisir

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13923ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vaillancourt, M. (1994). Le désespoir a-t-il des ailes? *Moebius*, (61), 7–9.

Le désespoir a-t-il des ailes ?

Marc Vaillancourt

Le désespoir a des ailes
Pierre Jean Jouve, *Sicut cervus*

Le désespoir n'a pas d'ailes
Paul Éluard, *Nudité de la vérité*

L'homme qui plonge dans le plaisir ramène son cœur d'un coup de masse, pieuvre rouge dans un verveux, et parle ; le sang bat, comme la mer, d'un mouvement de bélier, la falaise du trépas. Chacun a droit, paraît-il, à cinq milliards d'assauts.

Du milieu de ce vertige, son enfance remonte comme un seau ; il se souvient d'une petite ville, pleine d'alouettes, de nuages et d'odeurs de pain frais – au loin l'été, les grands vantaux des granges, les figures des vieilles ridées comme des cartes routières impossibles à replier, les filles dures et rieuses comme des fuseaux... et la bouche édentée d'un four banal abandonné, le parfum recuit de suie et de levure... l'oncle, chasseur solide et hâbleur, un rien gascon, mais vrai désespoir de sa femme et des perdrix.

Sur la rive, le feu de joie offre son bouquet de pivoines, et dénoue gauchement les rubans gris de la fumée ; son pollen d'étincelles qui fait école au firmament, quand la nuit monte.

Les chiens toujours dans vos jambes, et les couleuvres vertes, lacets verts des vieilles souches, ces godasses : les arbres sont partis, ils sont montés au ciel, ils ont laissé leurs chaussures sur la terre comme au seuil d'une mosquée – au

loin, l'été, retoqué pour paresse, qui potasse son grec : alphabet, phénicienne énigme, mais bientôt ce miracle : toutes les étoiles sues par leur petit nom ! Et cet aveugle, au sommet de la côte, barbu, vieux reposoir de la Fête-Dieu, couvert de taches brunes, gazé à Ypres, *Victoria Cross*, pensionné du chlore et de l'acide prussique, qui trône sur son banc, gribouillé de lettrines de morve comme un incubable et fou, fou à lier !

Les toits scléreux des maisons, l'horizon crépi de corbeaux... la veillée, les voix qui font la chaîne pour l'incendie des mensonges, la fenêtre adorable ouverte sur un sous-bois, l'odeur de roussi de la feuille du sumac vinaigrier, la corbeille pleine de baguettes et de brioches, arche blonde et ce plafond des grosses poutres du chalet, le gibet d'outils de la remise, les maillets, masses d'armes, comme des jambons pendus, la tondeuse préhistorique et la sciote de Néanderthal... la fumée tortue, ventrue, bancroche, escalier baroque qui vrille en soufflant son colimaçon au ciel... le feu où grésillent les saucisses...

À droite, à travers les champs, passé la porte branlante, il y avait un petit layon qui descendait dans un pré de hautes herbes et, au centre, l'étang curieux comme l'œil blanc du gras dans la soupe des gourganes vertes – l'été, livré à la grammaire, à l'aoriste, à la complication monstrueuse des verbes en oméga. Les alentours étaient remplis d'enfants, de jardinets clôturés et d'ombrelles, tout vibrants de machines volantes, de petites fées à élytres mauves, de fleurs crépues sous la chiquenaude des sauterelles, de bêtes horribles montées, comme des stylos, sur un ressort à boudin, pleines d'une encre de Chine, et de crapauds vantards, petites bourses de cuir fin remplies de la monnaie des fables, et ces chats qui m'épient et qui me méprisent...

Les nuages paraient, manœuvraient comme des grands vaisseaux de ligne, voiles au vent, gardant leur poudre au sec, pour l'escarmouche du soir ; les mouches, les chenilles se risquaient, dentellières des feuilles sur des coquetteries périlleuses ; je suivais comme une goutte de mercure la rainure des chemins creux ; là-bas, les fermes : des grandes déités souterraines risquaient leurs palpes immondes pour aller adorer des bouddhas hilares déposés par les vaches, calmes notaires des travaux ocieux, les grandes bouses comme des cachets de cire molle qui authentifiaient ces immortelles géorgiques... – l'été, livré au Jardin des Racines grecques, qui faisait fermenter ma mémoire, autoclave caniculaire !

Plus loin, le dictionnaire Hatier Belin dans le panier de la bicyclette – sois prudent ! ô l'inquiétude des mères, et étudie, surtout... – la route sortait de nulle part, dans la campagne accablée de vaches encore – l'été, cette petite place argentée, frappée des pierres de tonnerre, d'éclairs de chaleur, de suées et de coups de sang ! Attends, petit, prends au moins un verre d'eau... J'étais parti, déjà mon royaume n'était pas de cette plaine, grimpant en danseuse le roidillon scabre, ensablé, impossible, poudreux...

Puis, je retrouvais au tournant toute la denrée des songes : pépiements nourris de mes camarades, les prés qui prient sous le sermon du vent, les campanules, toute la gloire de la terre, ramenée d'un coup de reins du fond de l'étang, cette argile plus tendre que ma chair et le soleil, génie des airs, richesses colorisées, tout le soir d'andrinople quand je me coupai au doigt... tétanos, tétanos, psalmodiait ma mère en me vitriolant d'eau de Javel et de teinture d'iode.

Je croyais à l'absolu, à la magie du verbe, à la nécessité d'un geste, à la loi du bleu dans le ciel – la vie m'a tant giflé, fausses notes, que la tête m'en tourne comme un tabouret de piano... Je fais des naufrages cosmiques dans des poubelles de fins de mois, le plaisir m'y crochète, clochard entre deux vins, et s'en va offrir encore ma carcasse au plus offrant.

Voilà.

Il n'est pas défendu de remonter *ab ovo*; mais, par exemple, il faut savoir jeter au loin la coquille !

L'âme des ancêtres, par les yeux des doux lémuriens accrochés aux branches des arbres, nous contemple; la mémoire rame de tout son cœur.

La poésie est là, qui meurt d'envie d'entrer, et la musique qui pleure à la porte. Allons, achetons-lui, à cet enfant, sa barre de chocolat. C'est pour une *bonne œuvre* !